

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

ABONNEMENT

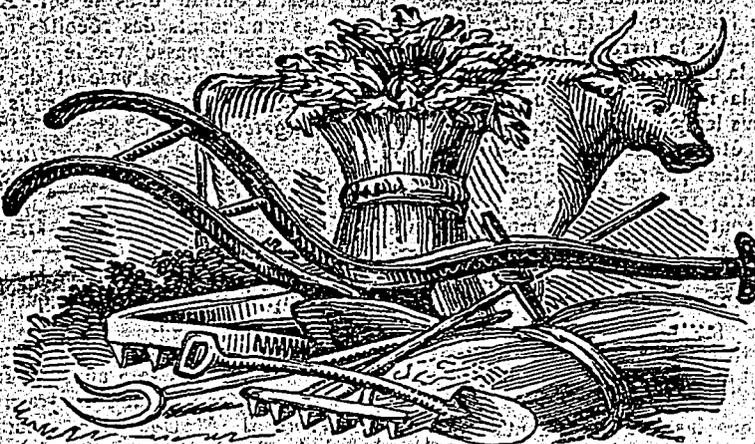
\$1.00, payée d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES

1re insertion, 8 cts. la ligne

2e, 3e, etc., 2 cts.

Pour les annonces à long

terme, conditions libérales

Ceux qui désirent s'adres

ser spécialement aux Cult

vateurs, trouveront avanta

geux d'annoncer dans ce

journal.

Emprunons-nous du sol, si nous

voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

NECESSITÉ DU BÉTAIL.

(Suite)

Aujourd'hui, toute cette immense richesse qui s'était accumulée sur le sol, à l'ombre de nos forêts, n'existe plus; elle a été épuisée par la culture imprévoyante de nos pères et même par la nôtre. L'exploitation de la terre n'est plus lucrative et l'état de cultivateur n'est plus généralement adopté que par des hommes qui ne trouvent pas leur place dans les autres situations. Nos plus belles intelligences, nos plus beaux talents cherchent, en dehors de l'agriculture, les moyens d'arriver à la fortune. Il est, à la vérité, d'heureuses exceptions à cet abandon général de l'état agricole, nous pourrions compter bon nombre d'hommes de progrès obtenant dans la culture des jouissances et des profits qui prouvent hautement que la science et l'esprit de calcul trouvent à s'employer avantageusement dans l'exploitation d'une terre. Mais ce nombre, quelque grand qu'il soit, ne forme encore qu'une infime minorité et il n'empêche pas que l'art agricole dans ce pays est tombé dans une décadence dont il aura de grandes difficultés à se relever.

Ne nous trompons pas sur les résultats sociaux de cet état de chose, il influe immensément sur la vie, la prospérité et l'accroissement d'un peuple. Les nobles ambitions cherchent naturellement un champ où leur intelligence puisse fonctionner, leur premier coup-d'œil est souvent pour l'agriculture, mais voyant le peu de succès qu'obtiennent les cultivateurs qui les ont devancés, elles se détournent aussitôt de cette voie au bout de laquelle elles n'aperçoivent que misère. Alors se présentent le commerce et les professions libérales; mais ces situations sont maintenant tellement encombrées que l'équilibre de la société en est presque menacé. Les villes regorgent de jeunes médecins, avocats, et notaires, qui manquent même du nécessaire et ont trouvé la misère dans la position qu'ils avaient cru la plus lucrative. La culture des champs leur aurait du moins donné de

quoi se nourrir et se vêtir. Mais la position de ces jeunes déclassés n'est pas longtemps tenable, et pour échapper aux souffrances qu'ils éprouvent dans leur position, ils se voient forcés de s'expatrier, de dire adieu à leurs amis, au clocher qui les a vu naître et à ce sol où ils ont passé les plus belles années de leur vie, pour aller gagner dans un pays étranger, chez un peuple sans entrailles, un misérable morceau de pain.

Voilà une des principales causes de l'émigration de nos jeunes gens aux États-Unis, de cette plaie qui ronge la société canadienne, et qui est devenue tellement inquiétante qu'elle a éveillé toute la sollicitude des premiers hommes du pays.

Les législateurs s'occupent activement depuis quelques années de cette importante question; et les actes passés à la dernière session, pour la réorganisation de l'agriculture et l'encouragement de la colonisation, ne l'ont été que dans le but d'apporter un remède au mal que nous signalons. De toutes les parties du pays, nous apprenons que de nombreuses sociétés de colonisation se forment. Dans le dernier numéro de la *Gazette des Campagnes*, nous voyons que le comté de Kamouraska ne reste pas en arrière et que lui aussi aura bientôt sa société de colonisation.

Les encouragements que va obtenir le défrichement de nos terres incultes auront, nous n'en doutons pas, de magnifiques résultats, contribueront pour beaucoup à retenir nos jeunes fils de cultivateurs dans leur patrie et à ramener la prospérité dans le pays. Mais cela ne suffit pas, et cet élan que reçoit la colonisation n'empêchera jamais l'appauvrissement graduel de nos vieilles paroisses, il n'empêchera même pas la richesse des terres nouvellement mises en culture de diminuer avec rapidité si l'on n'y porte remède. Et ce remède, quel est-il? Nos lecteurs le savent déjà: restituer à la terre les substances que les récoltes lui enlèvent chaque année; recueillir le plus de fumier possible, l'enfourer dans le sol et pour cela entretenir un nombreux bétail.

On reconnaîtra difficilement, peut-être, qu'un résultat aussi immense puisse être obtenu par un moyen aussi simple. Régénérer tout un pays par quelques charretées de fumier, c'est une absurdité, dira-t-on. Quoi! un pays est en décadence et vous

prétendez que votre fumier va le relever! Votre remède est trop simple, nous n'en voulons pas; nous, hommes sages, avons travaillé toute notre vie à la solution de ce grand problème sans avoir réussi, et vous voudriez trouver dans les déjections de vos bestiaux ce que d'autres plus expérimentés que vous ont cherché en vain. Nous ne pouvons accepter votre conclusion.

Mais que nous importe les contradictions des hommes soi-disant sages, l'enseignement de l'histoire est là. Toutes les contrées qui se sont conduites envers la terre de la même manière que le Canada ont eu à subir la même décadence; tous les pays qui ont oublié le principe de la restitution ont vu leur sol s'appauvrir. Ainsi, nous avons sous les yeux, la Sicile, l'Espagne, le bas Languedoc qui autrefois étaient des pays florissants. On y voyait des villes opulentes habitées par une population nombreuse et riche. Ces contrées étaient alors surnommées les greniers de l'Europe, aujourd'hui, elles sont toutes plus ou moins déchues de leur ancienne splendeur, et même ne doivent en grande partie leur subsistance qu'à l'importation des denrées alimentaires. Quelle a été chez elles la cause principale de cette décadence? L'histoire nous dit qu'elles ne gardaient de bétail que juste ce qu'il en fallait pour la confection des travaux agricoles. Elles cultivaient sans engrais et sont arrivées à une ruine presque complète.

Nous voulons bien croire que les bouleversements politiques, les révolutions, les gouvernements tyranniques, les guerres religieuses ont eu une grande influence; mais elles ne sont que la plus légère cause de l'état où on les voit de nos jours. En effet, quel est le pays sur la terre qui ait été plus bouleversée que l'Égypte, quel est le pays qui ait éprouvé autant de révolutions et de guerres intestines? Cependant l'Égypte, cette terre héréditaire du despotisme est une des plus riches que l'on connaisse. Il est bien vrai que, comme les pays cités précédemment, elle cultive sans engrais, mais elle possède un avantage que ces derniers ne peuvent obtenir. Chaque année, les débordements de son Nil déposent sur son sol un limon qui lui apporte une richesse toujours nouvelle, toujours abondante. Ce que son peuple ne pense pas à exécuter la Providence le fait. La restitution artificielle par les engrais est remplacée par la restitution naturelle qu'opèrent les dépôts du Nil. Tout autre pays que l'Égypte serait indéfiniment d'une richesse exceptionnelle; s'il avait un Nil à sa disposition. Malheureusement aucun autre ne possède cet immense avantage.

Lorsque la population de l'Égypte a été trop dense pour pouvoir y vivre, elle a formé des colonies qui ont apporté avec elles les procédés cultureux de leur patrie. Ces colonies ont continué à cultiver sans bétail et partant sans engrais; les sols les plus fertiles dont elles s'étaient emparées produisirent d'abord 100, 150 jusqu'à 200 pour un, tandis que de nos jours ces sols mieux façonnés ne donnent que cinq, quatre et même trois pour un.

Mais pourquoi aller chercher au-delà des mers et dans les temps anciens les preuves à notre thèse? N'avons-nous pas près de nous, chez nos voisins, tout ce qu'il faut pour convaincre les plus incrédules? La Virginie, les deux Carolines, la Géorgie ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois; les riches plantations ont disparu, de vastes champs restent incultes, abandonnés par leurs propriétaires qui ne trouvant pas d'acheteurs ont tout laissé là pour s'enfoncer dans les nouveaux établissements de l'Ouest. Et cet abandon de magnifiques propriétés pourquoi a-t-il eu lieu? Les journaux américains en donnent à tout moment la réponse; c'est que les cultivateurs de ces Etats leur ont épuisé leurs champs par une culture imprévoyante. Ils ont demandé, pendant plusieurs années, des récoltes épuisantes sans jamais penser à leur rendre les principes que ces récoltes lui enlevaient; enfin, ils ont cultivé sans bétail et sans engrais. Nous donnons sur une autre page un article du *Homo*

Journal qui corrobore ce que nous écrivons ici.

L'épuisement du sol a suivi la même marche en Canada, et s'il a été plus lent, cela tient au mode différent de culture. Ici on n'a pas tout-à-fait oublié le principe de la restitution; on ne cultive pas tout-à-fait sans engrais; mais la restitution est insuffisante, on ne garde pas assez de bétail, et on n'a pas assez de fumier à enfouir dans le sol. Aussi la diminution graduelle dans les rendements des récoltes est-elle très-notable pour qui sait comparer le passé avec le présent. Il est temps de s'arrêter dans cette voie désastreuse et de se bien convaincre que sans fumier pas d'agriculture, et sans beaucoup de fumier pas de bonne agriculture.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Le prince Arthur est arrivé la semaine dernière à Montréal; on il doit demeurer pendant quelque temps. On lui a fait une magnifique réception.

Le *Courrier du Canada* dit que le bruit circule que l'hon. Président du Sénat sera appelé à faire partie du cabinet fédéral en qualité de commissaire des travaux publics.

L'hon. M. McDougall a, comme lieutenant-gouverneur du territoire du Nord-Ouest, un salaire de \$7,000.

M. Provencher, ancien rédacteur de la *Minerve*, a été nommé au poste de secrétaire provincial du même territoire. Il a pour successeur à la *Minerve* M. Oscar Dunn.

Le chemin à lisses de Québec à Gosford a été inauguré samedi le 2 octobre courant.

Un correspondant de la *Minerve*, qu'on ne reconnaît que trop aux odeurs qu'il émet, nous accuse de faire de la politique et de la polémique dans notre *Revue*. Il devrait nous accuser de bien d'autres choses encore, de parler du Pape, par exemple. Quand il aura essayé de rendre évident le mal qu'il y a à faire de la politique et de la polémique comme nous en faisons, ou qu'on ne doit pas toucher à ces matières dans un journal agricole, nous verrons s'il mérite que nous lui répondions.

Les dernières nouvelles d'Europe nous apprennent que le P. Hyacinthe, supérieur des Carmes déchaussés de Paris, vient de faire une chute, préparée depuis assez longtemps, et dont il ne se relèvera probablement pas. Ce prédicateur renommé, dont la voix fit plusieurs années retentir les voûtes de Notre-Dame de Paris, a eu le malheur de se laisser prendre aux idées dites libérales. Il a voulu faire de la conciliation à tout prix, et il a manœuvré de telle façon qu'aujourd'hui il est en pleine insurrection contre l'Église, qui, elle, ne veut pas de conciliation au profit de l'erreur. Il proteste contre les doctrines et les pratiques romaines, c'est-à-dire, contre les doctrines et les pratiques mêmes de l'Église catholique; il proteste contre le divorce impie autant qu'insensé qu'on veut accomplir entre l'Église et la société du 19^e siècle, ou, en d'autres termes, il trouve impie et insensé que l'Église condamne les bases sur lesquelles est assise la société moderne, les principes pernicieux que cette société voudrait faire prévaloir; il proteste encore contre beaucoup d'autres choses, et il termine ses pitoyables protestations par un appel au prochain concile et même à un autre que celui-là, dans la crainte qu'il est que le concile du Vatican ne soit pas libre. Telle est en résumé la triste situation que s'est faite le P. Hyacinthe. Comme on devrait s'y attendre, il a jeté dans la rue son froc de moine; il n'est plus que M. l'abbé Loysen.

Qu'on ne s'étonne pas de ce scandale; c'est un fruit tout-naturel du libéralisme. Dieu l'a dit: il n'y a pas moyen de concilier l'erreur et la vérité, et quiconque a blessé la vérité pour mener l'erreur s'expose à faire tôt ou tard un éclatant et terrible

naufnage. Cela va de soi, car la vérité est une, comme Dieu son principe, et si on ne la respecte pas comme on le doit sur un point, on finit bientôt par le mépriser sur tous les autres.

Un des grands malheurs de notre époque, et il faudrait que des milliers de bouches le proclamassent chaque jour sur tous les toits, c'est cette peur qu'ont de la vérité pure et simple grand nombre de catholiques, c'est le tourment qu'ils se donnent pour l'amoindrir en face de l'erreur, pour la plier aux exigences du funeste esprit qu'on appelle l'esprit moderne. Ah! s'écrient d'aucuns, en entendant un homme de cœur apprécier tout à un point de vue vraiment catholique, ah! de grâce, ne parlez pas ainsi. Dans ce que vous dites il y a du vrai sans doute, mais vous exagérez un peu en poussant trop loin les principes; vous froissez par là les idées qui ont cours; vous allez vous faire des ennemis et perdre votre popularité. Gardez donc le silence ou au moins parlez un peu plus à mots couverts afin de ne pas choquer les oreilles susceptibles. — Mais, mon Dieu! disent d'autres, que faites-vous? vous irritez les adversaires; vous ne ménagez pas assez leurs opinions; vous dites la vérité trop crûment; adoucissez-la, atténuez-la un peu; faites quelques concessions; en procédant ainsi vous les gagnerez peut-être. Si, au contraire, vous continuez à parler comme vous faites, vous allez vous attirer la guerre, et c'est à la paix cependant qu'il faut viser avant tout. — Juste ciel, reprennent certains autres en se pâmant, voyez donc où vous allez! Point de fanatisme, s'il vous plaît. Vous manquez à la charité et au respect que vous devez aux personnes; vous n'avez pas de modération. Ne savez-vous pas que M. un tel qui est un homme vraiment aimable, magnifique, puissant, ministre même, a des idées diamétralement opposées aux vôtres? Or, vous le blessez, vous le contristez, vous manquez aux égards que vous lui devez en parlant carrément comme vous le faites. La vérité a bien ses droits, mais la charité a les siens aussi; ménagez donc ce monsieur; n'énoncez pas de vérités qui lui déplaisent. — Bah! disent encore quelques-uns, pourquoi vous démenter ainsi? Laissez donc faire; l'erreur que vous combattez n'est pas si considérable après tout; il ne faut pas remuer ciel et terre pour un rien. La paix! la paix!!

Que d'autres sottises et perverses choses ne dit-on pas pour fermer la bouche de celui qui a le courage de la vérité! On n'en finirait point si l'on voulait énumérer toutes les pauvretés, les sophismes que mettent en avant des catholiques, des hommes pieux même pour amener leurs frères à sacrifier quelque chose de la vérité. Ce qu'il leur faut, à eux, parce qu'ils sont lâches et peureux, c'est de la conciliation, et ils en veulent même aux dépens des principes immuables. Le P. Hyacinthe a été un de ceux-là. Lorsque déjà il menaçait d'être un ange déchu, il trouvait bien rude et bien dur M. Ls. Veuillot qui voulait le ramener à la vérité. *Durus est hic sermo*, vous parlez bien durement, répondait-il. — Peut-être; mais, prenez garde; les perfides Juifs ont tenu le même langage à la Vérité incarnée. *Durus est hic sermo*; oui, il est dur parfois d'entendre la vérité, mais il faut pourtant l'accepter, si l'on veut rester dans la voie qui mène à la vie.

Que d'autres sont encore aujourd'hui dans les idées qu'a caressées le P. Hyacinthe! L'on sait qu'il en est même parmi eux qui portent des noms illustres et qui ont rendu des services à la religion. Notre Canada, malheureusement, compte aussi dans son sein des catholiques pieux qui sont libéraux. Il est enfin temps d'ouvrir les yeux et de réfléchir sur les conséquences funestes de ces doctrines libérales qui font de si tristes victimes. Dès 1866, M. Ls. Veuillot, dans une excellente brochure intitulée: *L'illusion libérale*, prédisait ce que nous voyons actuellement se réaliser.

Il est trop évident que dans l'état présent du monde, disait-il, le libéralisme catholique n'a aucune valeur ni comme doctrine,

ni comme moyen de défense de la religion; qu'il est aussi incapable d'assurer l'Eglise dans la paix que de lui procurer le moindre avancement et la moindre gloire. Il n'a été qu'une illusion; il n'est qu'une obstination et une attitude. On peut prédire son destin. Promptement abandonné des intelligences généreuses, auxquelles il doit un certain éclat de sentiment, *il ira s'engouffrer dans l'hérésie générale*. Puissent les adeptes qu'il y entraînera ne pas se transformer en ardents persécuteurs, suivant l'ordinaire conséquence des faibles têtes qu'envalit le faux esprit de conciliation! Certains esprits semblent faits pour l'erreur comme certains tempéraments pour la maladie. Tout ce qui passe d'insalubre s'accroche là: ils sont pris au premier vent et au premier sophisme; ils sont le partage, le butin, la chose des puissances de l'air; et l'on peut les définir comme l'antiquité définissait l'esclavage: *non tam viles quam nulli*.

Nous avons dit qu'un grand malheur, un grand danger de l'époque, c'est de voir un nombre considérable de catholiques, même pieux, se laisser prendre aux pièges du libéralisme. Pour qu'on le retienne bien et qu'on soit sur ses gardes, nous citerons de nouveau ce qu'écrivait Pie IX, le 4 novembre 1868, aux rédacteurs du *Catholique*:

« Des opinions équivoques et captieuses ont été introduites il y a longtemps par une fausse philosophie et propagées par les charmes trompeurs de la liberté. Répandues d'abord et fortifiées par une suite continue d'événements désordonnés, elles n'ont pas seulement ouvert à l'impiété et à la révolte une large voie, mais, ce qui n'est peut-être pas moins affligeant, elles ont entraîné aussi un grand nombre d'esprits pieux... »

« Ils savent cependant que ces opinions ont été souverainement prouvées par nos prédécesseurs, et frappées par Nous d'une condamnation plus claire encore; mais, pleins de complaisance pour leur sens propre, ils estiment que les enseignements apostoliques sont susceptibles d'une plus large interprétation; et jugeant que ces opinions, restreintes à des limites déterminées, ne répugnent nullement à la saine doctrine, ils proclament encore qu'en soi elles sont inoffensives, qu'elles sont même utiles. »

A propos d'avoine de la Norvège

M. le correspondant de la *Minerve*, dont il a été question dans la *Revue*, sait bien des choses touchant la *Gazette des Campagnes*, ce qui se fait à Ste. Anne, par où il a passé, il y a dix jours, dit-il. Oui, en effet, ce Monsieur a passé par Ste. Anne; il y en a même qui disent qu'il y a séjourné, mais que bien des dix jours se sont écoulés depuis qu'on l'a prié d'évacuer la place. Des mensonges dont il a tissé sa correspondance, nous extrayons le suivant: Parlant de M. Perrault, il dit: « Pourquoi M. Perrault mérite-t-il le blâme à si juste titre? Parce qu'il a vendu \$5 le minot du blé qui valait à peine sept chelins. Mais que dire de la *Gazette* et de ses directeurs, qui ont vendu au prix exorbitant de \$11 le minot de l'avoine de Norvège, quand les cultivateurs du comté de Portneuf vendaient de l'avoine de même espèce au prix de un écu à trois chelins! »

Les directeurs de la *Gazette* n'ont pas eu à s'occuper de l'avoine de la Norvège; c'est l'affaire de M. Proulx seul, comme le sait bien le public. Si ce Monsieur a vendu cher cette avoine, c'est qu'il l'avait payé cher: personne assurément ne saurait l'obliger à sacrifier ce qu'il a. A Portneuf, paraît-il, on était déjà en possession de l'avoine de la Norvège, et là elle était à bon marché! Heureux Portneuf, il a vu bien des choses!

Voici ce que dit le *Constitutionnel* sur le sujet qui nous occupe. Nous le citons avec d'autant plus de plaisir que M. le

correspondant le cite lui-même contre la *Gazette* :

“ M. Olivier Duval, un de nos agriculteurs pratiques de la Banlieue des Trois-Rivières, avait semé le printemps dernier, deux pintes d'avoine de la Norvège achetée de M. Firmin H. Proulx, de Ste. Anne de la Pocatière. Il en a récolté douze gerbes qui lui ont donné cinq minots.

“ C'est dommage que le blé-Perrault n'ait pas donné d'aussi beaux résultats. Il est vrai que M. Proulx ne s'est point promené aux frais du public aussi longtemps que le rédacteur de la *Revue Agricole*. ”

Nous sommes heureux de faire voir à nos lecteurs qu'à Montréal tout le monde ne pense pas comme le fameux correspondant de la *Minerve*. Voici en effet ce que nous lisons sur le *Nouveau Monde* du 9 octobre :

“ Nous avons entendu dire qu'au journal agricole déjà existant à St. Hyacinthe depuis quelques jours, nous allions en voir s'ajouter deux autres à Montréal et un cinquième à l'Assomption.

“ Certes si nos habitants ne sont pas éclairés cette fois sur le meilleur mode de culture à substituer à leur pratique routinière, c'est qu'ils ne voudront pas.

“ Dévoré du même zèle qui fait surgir tant de moniteurs agricoles autour de nous, nous ne voulons pas rester en arrière ; et au risque de paraître tomber dans la réclame, nous avertissons nos trois mille et quelques cents abonnés que l'édition hebdomadaire du *Nouveau Monde* contiendra dorénavant de deux à trois colonnes d'articles sur l'agriculture, le bétail, l'industrie de la ferme, etc., etc. De sorte que, pour une somme minime en soi, l'homme de la campagne aura tout à la fois un journal de famille et un journal agricole. Cela fera cinq publications agricoles.

“ La collaboration sur laquelle nous comptons sera particulièrement celle de la *Gazette des Campagnes*, dont nous espérons ainsi répandre la lecture et le nom dans cette partie de la Province, en attendant qu'elle devienne la *Gazette officielle* du Conseil d'agriculture. La haute réputation d'enseignement pratique qui donne à ce journal modeste et économique un rang distingué doit suffire pour rallier à notre projet tous les suffrages.

“ Le cultivateur se défie, nous le savons, des beaux raisonnements des agronomes forts en chiffres ; c'est pourquoi nous voulons qu'il ne se rende qu'à l'évidence du fait et de l'exemple. C'est le programme de la *Gazette des Campagnes* ; c'est aussi le nôtre : nous n'en sortirons pas. ”

La colonisation à Ste. Anne de la Pocatière

D'après l'avis de convocation donné dimanche, 3 octobre courant, par M. le Curé, il y a eu à Ste. Anne une assemblée de colonisation dimanche dernier. En voici le compte-rendu :

M. le Curé de Ste. Anne ouvre l'assemblée. Au grand regret des personnes présentes il dit qu'une indisposition et une faiblesse extraordinaire ne lui permettent point de présider la dite assemblée. En conséquence, Chs. F. Roy, écrivain, le Député Local, est appelé à la Présidence, et M. F. H. Proulx prié d'agir comme secrétaire.

Après quelques mots de condoléance au sujet de l'indisposition de M. le Curé et quelques allusions aux belles paroles adressées par ce Monsieur au prône le dimanche précédent, M. le Président expose le but de l'assemblée, qui est de prendre les mesures nécessaires pour faire partie de la société de colonisation qui bientôt sera en opération dans notre division électorale, et retirer de l'association la part d'avantages auxquels la paroisse de Ste. Anne a droit. Après quelques considérations sur la colonisation en général, sur ses avantages, ses difficultés, il (M.

le Président) exprime l'espoir que notre société est destinée à produire de magnifiques résultats. Elle débute, a-t-il ajouté en substance, sous de trop heureux auspices, le patronage distingué que veut bien lui accorder les MM. du Clergé la recommande trop auprès du public, pour qu'il existe encore chez quelques-uns des sentiments de défiance.

Il est inutile de faire remarquer que l'association n'a aucun caractère politique. Il s'agit d'une œuvre de charité, rien de plus. Qu'il ne soit donc plus question de division entre nous.

L'objet de notre réunion et le sujet qui nous occupe sont d'une trop haute importance pour que des sentiments d'animosité ne fassent pas place aux aspirations patriotiques et nationales qui seules peuvent assurer le succès de l'œuvre que nous avons en vue. Aussi, s'il en est quelques-uns encore imbus de certains préjugés, nous les supplions de croire que ceux qui sont à la tête du mouvement qui se produit sont animés d'un bon esprit, désireux de faire le bien, et travaillent dans l'intérêt de tous sans distinction, mais plus particulièrement dans l'intérêt des jeunes gens de nos campagnes.

Pendant bien longtemps nous avons regretté l'indifférence avec laquelle on traitait la question de la colonisation. Bien souvent même nous avons entendu dire que notre pays en raison de son rude climat et de la pauvreté de son sol n'était pas susceptible d'être colonisé avec profit. Nous ne sommes pas optimiste, mais nous sommes loin de partager cette dernière opinion. Car pour peu que l'on envisage la question d'une manière générale et que nous comparions l'état actuel de nos colons et les progrès qu'a fait la colonisation dans la Province de Québec, pendant les dix dernières années avec les moyens mis en œuvre pour activer ces mêmes progrès, on ne tarde pas à se convaincre qu'il existe entre ces deux choses qui ce semble devraient être corrélatives, une disproportion marquée, et que les résultats obtenus par les colons ont devancé de beaucoup les tentatives faites pour secondar leurs efforts.

Nous entrons dans une ère nouvelle. Notre Gouvernement local a parfaitement compris la situation, il nous a précédé dans la voie ; à nous d'emboîter le pas à sa suite et de suivre courageusement son exemple.

Nous avons raison de compter sur la libéralité des hommes qui sont maintenant au pouvoir. N'allons cependant pas grossir le nombre de ceux qui en matière de colonisation semblent croire que tout dépend du Gouvernement. C'est là une idée qui déjà a été cause de trop d'apathie dans notre pays pour qu'elle mérite d'être propagée davantage. Non, l'intervention du Gouvernement bien qu'indispensable en matière de colonisation est loin d'être la seule nécessaire.

L'action du Gouvernement devant être générale et sa sollicitude la même pour toutes les questions d'une égale importance, il s'en suit nécessairement qu'il ne peut point s'occuper des points secondaires se rattachant à chacune de ces questions. Que le Gouvernement fasse arpenter ses terres, qu'il ouvre des chemins, qu'il assigne à chaque lot un prix toujours modique, en rapport avec la qualité du sol et à sa valeur acquise par la région du pays où ils se trouvent, que par exception même, comme cette année, il affecte une somme considérable pour l'encouragement direct des colons. C'est bien là, il nous semble, autant que nous sommes en droit d'en attendre. Mais ceci étant, il reste encore une infinité de détails qu'il est important cependant de ne point négliger, pour rendre l'œuvre de la colonisation prospère. Ces détails qui sont tous d'une nature locale deviennent nécessairement de notre domaine. C'est à nous, à notre société de colonisation, qu'il appartiendra de s'en occuper.

Une terre disponible et une route qui y conduit est chose bien essentielle sans doute en matière de colonisation, mais un colon disposé à utiliser cette route, capable de défricher cette terre,

et en moyen de s'y maintenir dans un temps de calamité est aussi chose nécessaire. Il n'y a pas plus de colons sans terre que de terres colonisées sans colons.

Ce n'est plus de la théorie qu'il nous faut. La colonisation qui se fait dans les bureaux administratifs, ou sur le parquet de nos assemblées législatives, peut bien signaler les difficultés, mais ne saurait jamais les aplanir.

C'est à l'étude de la colonisation pratique que MM. les directeurs de notre société devront donner toute leur attention. Ils devront suivre le colon depuis le départ de son village, jusqu'au lieu de sa destination, et là dans la forêt, au pied de l'arbre, apprendre à connaître ses besoins, étudier les moyens de lui venir en aide, et travailler à le soulager, etc., etc.

Un des plus grands obstacles qui paralyse les efforts de ceux qui aujourd'hui se décident à prendre le chemin de la forêt, est la pauvreté. La classe de personnes qui fournit les colons est presque uniquement celle pour qui les anciennes paroisses n'offrent plus de moyens d'existence. Au lieu de commencer l'ouverture d'une terre dans un temps où il reste encore quelque possibilité de le faire avec avantage, la plupart des colons malheureusement ne se décide à tenter l'entreprise qu'après avoir épuisé leurs dernières ressources à lutter vainement, soit contre des revers de fortune, soit contre la misère invincible à laquelle ils se trouvent souvent réduits, autant par leur imprévoyance que par les dépenses nécessaires au maintien de leurs nombreuses familles. Aussi l'extrême dénuement auquel se trouve réduit bon nombre de ceux qui colonisent est quelque chose qui fait mal à voir.

Un des principaux but de la société est de venir en aide à toutes ces familles indigentes et d'organiser des secours pour les cas d'extrême urgence. Non pas qu'il faille considérer un secours matériel comme étant toujours le seul moyen d'activer le progrès de la colonisation; au contraire l'expérience a démontré que l'encouragement moral obtient souvent de magnifiques résultats. Mais il est des circonstances où un aide est indispensable.

En ces circonstances donc, la distribution de quelques minots de grain de semence, etc., faite dans un temps opportun, produirait un bien incalculable et allégerait bien des misères.

Il est vrai qu'une œuvre de ce genre ne peut être de sa nature que circonscrite, car si l'esprit de charité et de patriotisme ne doit jamais dire, c'est assez; le temps que l'on peut consacrer à une belle œuvre et les sommes dont on peut disposer en sa faveur ont nécessairement des bornes.

Mais l'œuvre de la colonisation aurait-elle déjà trouvé les siennes dans notre pays? Non sans doute; aussi la connaissance plus approfondie de nos besoins, et l'insuffisance des moyens mis jusqu'à ce jour à notre disposition, seront, nous l'espérons, les motifs mêmes qui ranimeront notre zèle et en rendront désormais les effets plus efficaces et plus nombreux.

M. le Président, après être entré en de longs détails sur l'organisation de la société, son bureau de direction, sa constitution, ses règlements, ses avantages et son fonctionnement, etc., termine en disant:

En mon nom personnel, au nom de tous les citoyens de cette paroisse, au nom du comté que j'ai l'honneur de représenter, j'offre de bien sincères remerciements aux MM. du clergé pour le patronage distingué qu'ils veulent bien accorder à une société dont la formation est due à leur initiative. Merci à M. le Supérieur du Collège de Ste. Anne, qui, malgré ses nombreux travaux, a bien voulu accepter la présidence d'une œuvre tout-à-fait étrangère à la maison au service de laquelle il doit tout son temps et toute son énergie.

Merci au vénérable et digne curé de cette paroisse, pour la part active et effective qu'il a bien voulu prendre dans notre organisation. Il lui appartenait de convoquer une assemblée publique pour organiser la souscription et donner ainsi un exemple

qui, nous en avons l'espoir, sera suivi par MM. les Curés des autres paroisses. Ste. Anne saura prouver qu'elle se souvient de ses vieilles traditions, et que comme toujours elle demeure fidèle à la voix de son curé. Que notre empressement à souscrire soit à l'égal de l'estime que nous portons à ce prêtre distingué, et que notre libéralité soit une preuve de la confiance que nous avons dans une œuvre dont l'administration impartiale nous est garantie par la présence de MM. les Curés du comté, qui tous font partie du bureau de direction.

Après l'assemblée, une liste de souscription a été ouverte; mais l'heure avancée n'a pas permis de s'inscrire à tous ceux qui l'auraient voulu. Néanmoins les sommes souscrites se sont élevées immédiatement à \$45, et les adhésions que nous recevons à tous moments, nous permettent d'avancer que la paroisse de Ste. Anne fournira à elle seule au-delà de \$150 à la société de colonisation de ce comté. Des listes de souscription ont été déposées chez MM. Valence Garon, Philippe Gauvreau, Odulphe Ouellet, marchands, et à l'Imprimerie de la *Gazette des Campagnes*.

Pourquoi la terre s'appauvrit-elle?

Sous ce titre le *Journal of the Farm*, reproduit du *Home Journal*, d'excellentes remarques que nous nous empressons de faire connaître aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes* persuadé qu'elles attireront l'attention de tous les cultivateurs qui cherchent les meilleures moyens de rendre la culture lucrative.

« Malgré l'orgueil que ressentent les Américains à la vue des progrès de ce pays sous plusieurs rapports, nous avons cependant la douleur de remarquer que dans presque toutes les différentes parties de notre belle contrée, le sol devient d'année en année moins productif. Nous parlons de terres épuisées dans des régions où vivent encore les témoins des premiers défrichements, et où les pauvres habitations des pionniers sont encore debout. Nous envoyons du blé dans des villes qui étaient, au temps de la colonisation, les greniers de notre pays et des pays étrangers, et, à moins que l'aristocratie Virginien ne se contente d'un tabac inférieur à celui que savouraient ses ancêtres, il est certain qu'il est obligé de faire venir sa provision du bien-aimé narcotique de contrées placées au-delà des limites du *Old Dominion*.

« La cause de la diminution de la richesse matérielle du pays, dépend de ce fait que nous exportons annuellement, avec chaque récolte successive, les matières sur lesquelles repose la fertilité du sol. Nous savons tous que le blé est une plante épuisante; qu'il enlève au sol de riches phosphates et plusieurs autres sels essentiels à la croissance du végétal qui, plus que tout autre, pourvoit à la nourriture de l'homme. Voyons ce qu'il advient de ces éléments essentiels à la croissance du blé. On les trouve en grande quantité dans l'écorce du grain. Cette partie, nous le savons tous, dans la plupart des cas, est séparée des portions plus blanches de la farine dans des moulins situés à une grande distance du lieu de production. Ce son est donné aux animaux dans les grandes villes, et quoiqu'une petite partie atteigne les jardins des villages environnants, cependant la plus forte portion est jetée dans des fossés, employée au lieu de terre pour exhausser les endroits qu'on veut élever, ou transportée dans les cours d'eau au moyen de bateaux ou par les égouts.

« Le son de blé et les grains entiers qu'on emploie pour la nourriture du bétail de la ferme, reviennent, sans doute en partie à la terre, où ils montrent leurs bons effets sur les récoltes qu'ils produisent. Mais les animaux, qui s'en sont nourris, aussi bien que les substances produites par le lait qu'ils ont donné sont envoyées sur les marchés éloignés. Les os mêmes des animaux

morts de maladie ou par accident, ou abattus pour leur chair, sont maintenant recueillis avec soin, et envoyés pour la plupart dans les pays étrangers. Aujourd'hui, les champs de blé de l'Angleterre et les vignes de la France jouissent d'une fertilité obtenue par les os des animaux élevés sur les bords du Mississipi.

Chaque année des milliers d'acres de terre sont cultivés en lin, plante qui diminue la productivité du sol pour plusieurs années successives. De ces graines on extrait une huile, dont on se sert dans la peinture, mais presque tout le *pain-de-lin* est exporté. Le propriétaire de la plus grande fabrique d'huile de lin dans l'Ouest, nous disait récemment que jamais plus de deux pécents de leur pain de lin ne sont vendus dans ce pays. Le reste passe en Angleterre. Le cultivateur anglais achète ce résidu des moulins où l'on extrait l'huile de lin, non pas principalement parce qu'il constitue la nourriture la plus économique pour les vaches laitières et les bœufs à l'engrais, mais en raison de l'excellente qualité de l'engrais qui en provient.

Quel est le plus nourrissant des pois ou du blé-d'Inde ?

On nous demande de la Rivière du Loup (en haut) :

Q. — Quel est le plus nourrissant des pois ou du blé-d'Inde ?

R. — Pour répondre à cette question nous allons faire connaître les résultats obtenus par l'analyse chimique et les données fournies par la pratique.

Les chimistes admettent généralement qu'une substance est d'autant plus nourrissante qu'elle contient une plus forte quantité d'azote.

D'après l'analyse : les pois contiennent 3.84 pour 100 d'azote, et le blé-d'Inde 2 pour 100. Maintenant les meilleurs praticiens reconnaissent que si on représente la valeur nutritive du foin par 100, l'équivalent en pois sera de 40 et celui du blé-d'Inde de 43.

C'est-à-dire que 40 livres de pois nourrissent autant que 43 livres de blé-d'Inde et autant que 100 de foin.

La pratique s'accorde donc ici avec la science pour donner aux pois une plus grande valeur nutritive.

Si, au lieu de calculer sur le poids des substances on prend le volume, on trouve qu'un minot de pois nourrit autant qu'un minot et quart de blé-d'Inde.

Cependant nous devons ajouter que nourris exclusivement aux pois les animaux et les porcs surtout se dégoûteront plus vite de cette nourriture que s'ils avaient reçu du blé-d'Inde.

Première réunion du Conseil de l'Agriculture

Le Conseil de l'Agriculture s'est assemblé le 12 du courant pour s'organiser et prendre la direction de l'Agriculture dans la Province de Québec.

Petite chronique agricole

La dernière tempête du 4 courant, qui a produit une inondation analogue à celle que nous avons coutume d'avoir chaque printemps à la fonte des neiges a causée d'assez sérieux dégâts dans les provinces maritimes, comme on peut en juger par l'extrait suivant que nous empruntons au *Courrier du Canada* :

« La tempête de lundi a causée des dégâts considérables au Nouveau-Brunswick. A St. Jean un grand quai a été brisé et plusieurs autres endommagés. Dans les localités environnantes nombre de granges et maisons ont été renversées ou emportées par les eaux, et des milliers de moutons et de bêtes à cornes se sont noyées. A New-River un navire a coulé bas avec tout son équipage. On évalue à un million de piastres le dommage qu'ont causé le vent et l'inondation dans la seule paroisse de Sackville. »

La température continue d'être magnifique. Les derniers jours

ne diffèrent absolument de ceux de juillet que par la durée. Le présent mois d'octobre promet de ressembler fort à octobre de 1868. Tout naturellement les travaux des champs se poursuivent avec aisance. Et chose remarquable la dernière pluie n'a généralement pas causé de dommages aux grains. Grâce à un bon vent et à un soleil ardent l'eau a disparu promptement. Plusieurs cultivateurs ont pu terminer la coupe des grains et les engranger dans un parfait état.

La récolte des patates est commencée et partout on dit qu'elles pourrissent plus ou moins. C'est un malheur, mais il faut autant que possible restreindre le mal. Si nous voulons conserver celles qui sont intactes, n'oublions pas de se servir du procédé que nous avons indiqué dans notre numéro du 16 septembre. Par ce moyen on en préservera un bon nombre de la corruption, l'expérience nous l'assure!

Nous avons eu une pluie tiède pendant une grande partie de la journée de lundi. Vers le soir le temps s'est remis au beau et a continué. Hier la pluie recommençait.

Une assemblée pour la formation d'une société de colonisation pour le comté de Dorchester, a eu lieu à Ste. Germaine du Lac Etchemin. Séance tenante, plus de \$250 ont été souscrites.

Les habitants du comté de Laval, dit le *Journal de Québec*, ont organisé une société de colonisation.

Chaque année, dit le *Courrier de Beauharnois*, l'hon. M. Holton fait don de \$100 à la société d'agriculture du comté de Châteauguay.

Environ 2,400 exposants ont donné leurs noms pour l'exposition d'agriculture à Outaouais. \$2,500 sont offerts en prix.

Une vache achetée à haut prix de M. Cochrane, par M. Atchez Mousseau, de Berthier, a donné à son propriétaire une superbe génisse le 6 juillet 1868. Cette année, le 19 juin, elle a donné deux magnifiques veaux (mâle et femelle) provenant du taureau Hereford acheté chez M. Cochrane par la société d'agriculture du comté de Berthier. M. Mousseau est amplement récompensé du haut prix qu'il a donné à l'acquisition de cette vache de race.

Il s'est vendu, à St. Louis de Gonzague, sur le terrain de l'Exposition de la société d'agriculture de Beauharnois, un beau lim percheron, du printemps, au prix de \$61.00.

M. A. H. DeWitt écrit au *Courrier de Beauharnois* qu'en 1867 son père, le Capt. C. B. DeWitt a eu quatre patates d'un M. Watson, que ce dernier appelait *Buckland Seedling*, il les planta l'an dernier et en récolta 160 qui formaient 2 d'un minot. Ce printemps il planta ces 2 de minot dans un morceau de terre de 45 pieds et il en récolta 161 minots et il en trouva pas de pourries.

M. L. A. Seers, avocat, a envoyé au bureau du *Courrier de Beauharnois* une patate de *Garnet Chili* pesant 26 onces. Ces patates obtiennent partout un bon succès, car elles ne pourrissent pas, malgré la mauvaise température.

M. Pope, M. P. pour Compton a subi une grande perte, par la culture de patates cette année. Il perd, pour sa part, un champ de quarante acres en superficie. Ce champ était destiné à alimenter sa manufacture d'oinpois.

D'après les dernières nouvelles du câble, la récolte des patates en Angleterre n'atteindra pas la moyenne.

On nous apprend que les canadiens fixés à Kankakee, dans l'Illinois, sont dans une triste position. La pluie a complètement détruit leurs récoltes. Ils voient venir l'hiver avec les plus vives appréhensions. On évalue à \$108,000 la perte causée à 162 familles qui ont vu l'eau des rivières débordées détruire leurs moissons. Environ 500 familles se trouvent réduites à un état

voisin de la misère, et n'ont les moyens de pourvoir à leur subsistance que pendant deux mois.

Un pauvre fermier de Minnesota a commencé sa récolte le 12 août. Il était bien à plaindre, car pour toute aide il n'avait que douze moissonneuses à quatre chevaux et 125 hommes.

Le manque d'espace ne nous permet pas de donner un compte-rendu de l'exposition agricole qui a eu lieu dans le comté de l'Islet. Nous le ferons au prochain numéro.

RECETTES AGRICOLES

Moyen d'empêcher les patates de germer et de les rendre plus précoces.

Nous lisons dans la Gazette des Campagnes de Paris :

Les patates arrachées à l'état de maturité, il s'agit de les conserver en bon état, soit pour la replantation, soit pour la consommation. Pour l'un comme pour l'autre emploi, il importe par-dessus tout d'éviter tout commencement de germination prématurée, qui, dans les deux cas, est très-nuisible; en cas de plantation, on a un reproducteur épuisé d'avance de sa vitalité; en cas de consommation, la féculé de la patate est transformée en une substance malsaine, dans laquelle se produit la solanine, qui est un poison. La consommation des patates germées est très-insalubre pour les gens comme pour les animaux. Quand on ne peut soustraire ceux-ci à cette alimentation, il faut mélanger les patates d'autres aliments, et les soumettre à la cuisson ou à la fermentation, puis les corriger avec de l'eau salée. M. Chatel, notre maître à tous en cette matière, cite des cas d'empoisonnement dus aux patates germées.

Pour conserver les patates, on doit d'abord les faire sécher le plus complètement qu'il se peut, et les emmagasiner à l'état le plus sec possible, dans un endroit frais et sec, à l'abri de la chaleur et de l'humidité; autant qu'il se peut, et dont on renouvelle l'air lorsqu'il fait un temps sec.

Pour les patates destinées à la replantation, on les laisse contracter, en les exposant au soleil pendant quelques jours, une teinte vert foncée, après quoi on les tient au sec jusqu'au moment de les replanter. Ce moment doit être le plus précoce qu'on le peut, surtout dans les sols profonds bien défoncés, et où l'humidité ne soit pas en excès.

Moyen de protéger les arbres fruitiers contre les rongeurs.

L'Américain Farmer donne le moyen suivant :

De petites bandes de vieux fer-blanc, enroulées autour du pied des arbres forment une armure suffisante pour préserver les arbres fruitiers contre les attaques des rongeurs (rats, souris ou mulots).

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LXIV

Les Adieux

(Suite.)

— Oh, répliqua Blanche, il y a, ou du moins j'ai toute raison de croire qu'elle y est encore, il y a, dis-je, dans cette forteresse une dame. Mais je n'ose pas en dire davantage sur ce sujet.

— Ma chère Blanche, dit Henri, je crois pouvoir vous aider dans cette difficulté.

— Oh! si c'était possible! s'écria notre héroïne, en joignant les mains avec fervour. Puis, après un moment de silence, elle ajouta avec mélancolie: Mais je serai obligée d'abandonner votre Excellence aux soins de Bernard et de votre domestique.

— Je vois que vous n'avez pas oublié votre promesse, dit Henri de Brabant. Mais je ne serai pas égoïste, et vous irez porter aux autres les secours dont ils ont besoin. Je vous rends

donc votre parole, et malgré le chagrin que j'éprouve de perdre votre douce compagnie.

— Si votre Excellence était encore en danger, je ne songerais pas à partir; mais à présent que vous serez bientôt en état de reprendre votre voyage, je ne puis rester sourd à la voix secrète qui parle en moi.

— Et je me ferais un reproche de vous retenir, répliqua le chevalier, en lui regardant avec admiration. Tenez, prenez cette bague. C'est Zitzka lui-même qui me l'a donnée, et elle vous servira de talisman pour traverser les lignes des assiégés. Vous n'aurez qu'à la montrer à ceux qui voudraient vous barrer le chemin, ou seulement vous questionner; et à moins qu'un ordre récent du capitaine-général des Taborites ne lui ait enlevé sa vertu, elle vous rendra possible l'exécution de votre projet.

— J'accepte la bague, avec la plus sincère reconnaissance; dit Blanche, en prenant le joyau des mains du chevalier. Et maintenant:

Mais elle n'eut pas la force de prononcer le mot d'adieu. Les paroles restèrent dans son gosier, son cœur se gonfla, et des larmes roulèrent sur ses joues. Toute confuse, elle détourna la tête, et fit tous ses efforts pour maîtriser ses émotions; mais ces efforts même ajoutèrent à sa torture, et cédant à la force de ses émotions, elle éclata en sanglots.

Henri de Brabant la laissa pleurer quelques minutes. Il ne savait comment la consoler, et il cherchait en vain des expressions pour lui témoigner sa sympathie. Le chevalier appréciait, en effet, tout ce qu'il devait d'égard et de reconnaissance à cette jeune fille qui l'avait soigné avec tant de dévouement, qui, peut-être lui avait sauvé la vie, et il comprenait toute la délicatesse qui lui était commandée.

— Chère Blanche, dit-il enfin, lorsque la violence de son chagrin se fut un peu calmée, j'apprécie pleinement la noble et généreuse amitié que vous me portez, amitié que je vous rends sincèrement et du fond de mon cœur. Je ne suis pas moins peiné que vous de notre séparation. Le plus à plaindre, c'est moi, qui vais avoir à rester plusieurs jours encore dans cette solitude, tandis qu'un devoir impérieux réclame ailleurs ma présence. Mais à l'un et à l'autre il nous reste une consolation, c'est que nous nous reverrons. Peut-être même pourrez-vous revenir avant que je sois en état de continuer ma route. Dans le cas contraire, soyez bien persuadée, Blanche, que dans quelques mois je reviendrai dans ce pays, oui, exprès pour vous voir, et sans autre but.

— Oh! je ne mérite pas ces égards! s'écria notre héroïne, dont les joues s'empourprèrent, et dont les yeux brillèrent d'un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler.

— Si vous êtes digne de toutes les attentions qu'il sera en mon pouvoir de vous témoigner, dit Henri avec un enthousiasme qui faisait vibrer sa voix. Je vous donne l'assurance, Blanche, que le nouvel Empereur d'Allemagne me mettra à même de récompenser les services que vous avez rendus à Henri de Brabant.

— Oh! je n'ambitionne pas la richesse, je n'aspire pas aux grandeurs, murmura Blanche, qui trembla instinctivement en entendant prononcer ces paroles qui avaient un sens caché. Dès que les circonstances le permettront, continua-t-elle, je retournerai auprès de mes parents adoptifs, et je resterai la heureuse de vivre dans la sphère où Dieu m'a placée. Mais je n'oublierai jamais la bonté que vous m'avez témoignée.

— En achevant ces mots, elle se leva; le moment de la séparation était venu.

— Blanche, le souvenir de ce que je vous dois ne sortira jamais de ma mémoire, dit Henri de Brabant, d'une voix profondément émue. J'espère que Dieu vous protégera et vous accordera ses bénédictions. Et dans l'espace de quelques mois, Blanche, quand le printemps fera reverdir les bois, et que les oiseaux commenceront à faire entendre leurs chants, alors Blanche, vous pourrez vous attendre à revoir celui qui vous prie de le regarder comme un ami et comme un frère. Dites-moi, Blanche, dites-moi que vous serez contente de me voir quelque jour sortant des profondeurs de la forêt, vous surprendre à la porte de votre chaumière, et venir vous prouver par ma présence que je ne suis pas un ingrat envers celle dont j'ai tant de motifs de chérir le souvenir?

— Elle fut hors d'état de répondre à ces questions; tellement

étaient grandes ses émotions ; ses larmes coulaient de ses yeux sans interruption, mais au milieu de ses pleurs, il y avait dans son regard un éclat qui était plus éloquent que toutes les paroles du monde.

— Adieu, seigneur chevalier... adieu ! dit-elle enfin. Pardonnez-moi cette faiblesse, cette folie.

— Ne vous blâmez pas, dit Henri de Brabant, en l'interrompant, et ayant lui-même les yeux humides. Adieu, vous qui m'avez délivré quand j'étais en danger, qui m'avez sauvé quand j'étais malade, adieu... adieu !

Et, saisissant sa main, il la pressa sur ses lèvres.

Cette main, la jeune fille la lui abandonna pendant près d'une minute : puis se remettant soudainement, elle la retira doucement ; et murmurant un nouvel adieu, elle se précipita hors de la cellule.

LXV

La famine dans le château de Rotenberg

Le vieux Bernard avait eu raison de dire que la famine exerçait ses ravages parmi la garnison du château de Rotenberg.

Depuis cinq semaines que durait le siège, pas un grain de blé n'était entré dans la forteresse, et nous savions que les provisions avaient été détruites par un coup d'audace des Taborites. Ces seigneurs eurent du moins la prudence de garder secrète aussi longtemps que possible l'extrémité à laquelle ils en étaient arrivés.

Le baron de Rotenberg, Cyprien, Rodolphe et tous ceux qui avaient voix au conseil prévoyaient avec raison que rien ne déciderait les Taborites à lever le siège s'ils apprenaient qu'ils étaient en proie aux horreurs de la famine.

Mais le fatal secret ne put être gardé longtemps. Il fut d'abord divulgué par des prisonniers, qui réussirent à s'échapper ; et quoique les Taborites fussent battus dans les divers combats qu'ils livrèrent, ils avaient la conviction que la faim leur livrerait bientôt le château.

Nous ne dirons pas à quelles horreurs le manque de pain poussa successivement les assiégés. Nous tirons un voile sur cette partie de notre récit, en avouant seulement qu'ils en arrivèrent à se tuer les uns les autres, et à assouvir leur faim par des repas de cannibale.

Lorsque Zitzka sut où ils en étaient réduits, il se détermina à frapper un grand coup afin d'enlever le château et de mettre fin à des actes qui révoltaient l'humanité.

C'était le jour même où Blanche dit adieu au chevalier Henri de Brabant, c'était le matin de ce même jour, disons-nous, qu'il se fit un mouvement dans le camp des Taborites. Aussitôt les remparts de la forteresse se couvrirent de leurs défenseurs qui regardaient la mort comme une délivrance, comme la fin de leurs souffrances. Ils semblaient, en effet, avoir le pressentiment que le dénoûment était proche, et que la lutte qui allait s'engager se terminerait ou par leur destruction ou par la défaite et la fuite de l'armée du mont Thabor.

D'un autre côté Zitzka était résolu à terminer au siège qui traînait en longueur ; et ce fut sous ces auspices que la bataille commença.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, lorsque les guerriers taborites s'avancèrent en colonnes serrées pour attaquer le château sur tous les points à la fois. Leurs bataillons semblaient irrésistibles : mais les assiégés, réduits au désespoir, et rendus furieux par la faim, se battirent comme des démons. On eût dit une lutte de géants. D'un côté était Zitzka, conduisant et dirigeant les plus braves de ses soldats : de l'autre étaient le baron de Rotenberg et Rodolphe encourageant la garnison et prêchant d'exemple.

Les assaillants traversèrent le fossé sur des radeaux : ailleurs, ils traînèrent des arbres qu'ils avaient abattus dans la forêt, et en firent des ponts, sur lesquels ils avancèrent jusque sous les murailles ; beaucoup de taborites, enfin, se jetèrent à la nage, et abordèrent de l'autre côté. Deux heures après le lever du soleil, l'assaut était devenu général. Les échelles furent dressées contre les remparts ; mais ils furent recus par les assiégés avec une vigueur indomptable. Ces derniers, armés de piques et de lances, formèrent une ligne impénétrable. Puis la lutte s'engagea corps à corps, jusqu'à ce qu'enfin, vers midi, les Taborites, forcés de reculer, furent lancés par dessus les murailles.

Toutefois, dans ce moment critique, Zitzka ne perdit pas son sang-froid. Il vit ses braves guerriers repoussés, et cependant il ne désespéra pas ; car, il savait que le succès momentané obtenu par l'ennemi lui coûterait cher. Il ne s'était pas, en effet, trompé dans ses calculs. Pendant que les Taborites se retiraient dans le meilleur ordre possible, les soldats de la garnison de mandèrent à grands cris qu'on leur permit de poursuivre leurs avantages. Le baron de Rotenberg fut obligé de céder, quoiqu'il prévît les conséquences qui pouvaient en résulter. L'armée entière sortit donc du château, et la lutte recommença dans les champs, dans les jardins, dans les chemins et dans la forêt, qui avoisinaient la forteresse.

Ce fut alors que se déploya l'adresse et l'habileté de Zitzka, et qu'il se montra grand capitaine. Se plaçant sur une élévation, il envoya douze de ses officiers d'ordonnance sur tous les points où ses guerriers fuyaient, cherchaient à se rallier, ou s'arrêtaient sans savoir que faire ; et les instructions qu'il donna au chef commandant les divers détachements furent tellement claires et positifs, qu'une ardeur nouvelle parut animer soudain l'armée taborite. Les colonnes, qui tout à l'heure fuyaient en désordre, se rallièrent tout à coup, et prirent la position sur les éminences ; et en un espace de temps comparativement très-court, toutes les divisions furent reformées autour des trois côtés du château de Rotenberg.

La bataille recommença ainsi en dehors des murailles ; et des nuages de fumée et de poussière ne tardèrent pas à envelopper les combattants. Zitzka, lancé au milieu de la mêlée répandait la mort de tous côtés, et les cadavres s'amoncelaient autour de lui. Le baron de Rotenberg et son fils Rodolphe faisaient également des prodiges de valeur ; et ce dernier n'avait qu'un désir, c'était de joindre le chef des Taborites. Son désir fut satisfait : ils se rencontrèrent ; mais à peine eurent-ils croisé le fer que l'épée de Rodolphe vola dans l'espace. Le baron de Rotenberg, en voyant que son fils était à la merci de Zitzka, enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et le lança contre celui du général taborite. Mais ce dernier resta ferme comme un roc ; et tenant son épée à deux mains, il en appliqua un coup tel sur la tête du baron, qu'il le renversa à terre.

Une seconde après, le baron et Rodolphe furent faits prisonniers.

La nouvelle de la prise de leur chef se répandit comme l'éclair à travers les rangs des soldats de l'armée royale. Ils furent frappés de consternation, et hésitèrent, tandis que les Taborites enorgueillis par ce premier succès chargèrent avec un redoublement d'ardeur. — *A continuer.*

MACHINE A TRICOTER

DE
LAMB

Nouvelle invention de première classe, et la seule ayant donné entière satisfaction au public des Etats-Unis, par un tricotage régulier, et par les nombreux ouvrages que l'on peut exécuter, tels que bas de laine, mitaines, cravates, etc. M. Lamb a obtenu des médailles d'or et d'argent, pour cette invention, aux expositions d'Europe et des Etats-Unis.

Ceux qui s'occupent comme agents de la vente de ces machines, en retireront beaucoup d'avantages.

Pour spécimens et conditions s'adresser à
LAMB KNITTING M. M. Co.

CHICOPPE FALLS MASS.

30 septembre 1869.

PATATES EARLY ROSE

ET
AVOINE NORWEGE
OFFERTES EN PRIMES

Lettres non réclamées au Bureau de poste de Ste. Anne

Bérubé, Nicolas—Bilodeau Octave—Dionne Antoine—Dechéne, Frédéric—Gagné, Michel—Gagnon, A. A.—Gagné, Henriette—Gauvreau, Philippe—Lagacé, Appoline—Moreau, Luc—Ouellet, Germain—Ouellet, J. Bte.—Ouellet, Christophe—Ouellet, Alp.—Ouellet, Rémi—Petit, J. Bte.—Pellerin, Joseph—Potvin, Godef.—Roy, Adolphe—Roy, C. F., M. P. P.—Sirois, Joseph—St.-Pierre, Hedwige—B. B. St.-Jean—Talbot, Edmond — 14 octobre 1869.